

NOUVELLE REVUE  
THÉOLOGIQUE

145 N° 1 Janvier-Mars 2023

Le beau nom de Père<sup>1</sup>

Marguerite LÉNA (s.f.x.)

p. 83 - 97

<https://www.nrt.be/fr/articles/le-beau-nom-de-pere1-3863>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2023

## Le beau nom de Père<sup>1</sup>

Mon Dieu, qui au principe de tout et de vous-même avez mis la paternité,  
Soyez béni parce que vous m'avez donné cet enfant,  
Et posé avec moi de quoi vous rendre cette vie que vous m'avez donnée,  
Et voici que je suis son père avec Vous.  
Ce n'est pas moi qui engendre, ce n'est pas moi qui suis engendré.  
Soyez béni parce que vous ne m'avez pas abandonné à moi-même,  
Mais parce que vous m'avez accepté comme une chose qui sert  
et qui est bonne pour la fin que vous vous proposez...

C'est en ces termes que Paul Claudel célébrait, sous le simple titre de *Magnificat*, la naissance de son premier enfant<sup>2</sup>. Une célébration en forme de prière, qui reconduit à notre Père des cieux, comme à sa source, l'immense mystère de la paternité humaine. Une prière qui reconnaît que toute naissance est don, un don qui excède de toutes parts les catégories de la causalité et de la fabrication – « Vous m'avez donné cet enfant... Ce n'est pas moi qui engendre... » – et qui fait soudain éclater l'étroite clôture du sujet et de ses projets – « Vous ne m'avez pas abandonné à moi-même... Une chose bonne pour la fin que vous vous proposez... » Comme il arrive souvent, les mots du poète touchent le mystère plus directement et plus simplement que les propos du philosophe ou même du théologien. Peut-être peuvent-ils, par-là même, les susciter ? En ces temps où la notion même de paternité est rendue culturellement problématique, et où l'exercice de la « paternité » spirituelle a pu favoriser ou couvrir tant d'abus dans l'Église, il importe d'en cerner les fondations anthropologiques. Mais, comme le poète, nous ne pourrions le faire qu'en remontant jusqu'à sa source divine, pour en recueillir ensuite les eaux vives dans les expériences complexes et contrastées de la paternité humaine et de la « paternité » spirituelle.

---

1. Cet article est issu d'une conférence donnée en janvier 2019 au Foyer de Charité de Chateauneuf de Galaure.

2. P. CLAUDEL, « Magnificat » dans *Cinq grandes Odes*, coll. Poésie 5, Gallimard, 1966.

## I. — La paternité, un mystère

Car la relation de paternité et de filiation est doublement mystère. Elle est un mystère anthropologique, si on donne de ce terme la définition qu'en propose Gabriel Marcel : « Un mystère, c'est un problème qui empiète sur ses propres données », ou encore un problème qui porte sur des « réalités intimement liées à mon existence et qui sans doute la commandent en tant qu'existence<sup>3</sup>. » Je ne peux de fait objectiver totalement, en la projetant hors de moi, la paternité : elle se tient à la racine de ma propre vie ; je suis toujours *déjà* fils ou fille, né(e) d'un père qui n'est pas pour moi une réalité étrangère dont je pourrais analyser les traits du dehors, comme on dissèque un phénomène du monde. Même si je suis femme et non homme, même si je n'ai pas donné la vie, je suis, par ma naissance, originellement et vitalement engagé(e) dans la relation de paternité. Assurément, les processus biologiques de la conception sont pleinement objectivables, mais cette approche rejoint la procréation, non la paternité ; de plus, à la différence du vécu féminin de la conception, la procréation masculine est ponctuelle dans le temps et doit recevoir confirmation de la femme et adhésion de la liberté du géniteur : le père « reconnaît » son enfant. Parce qu'ainsi inscrite dans la chair et pourtant la débordant de toutes parts, la relation de paternité va donc se décliner sur plusieurs plans : le processus biologique est assumé et transposé par les médiations culturelles et le langage qui insèrent la transmission de la vie dans la réalité proprement humaine de la famille et en déploient une vaste diversité de figures dans l'histoire des sociétés. D'autre part, à l'intérieur de ce donné biologique et de ces cadres sociaux, il appartient à la liberté singulière de chacun de prendre en charge son identité de fils ou de fille, et d'exercer une responsabilité paternelle ou maternelle. Nature, histoire, liberté : tout l'homme est engagé dans la paternité.

Mais, comme il arrive chaque fois qu'on creuse un peu notre humanité, le mystère anthropologique se double d'un mystère théologique. À l'ouverture de la deuxième session du concile Vatican II, le pape Paul VI parlait du mystère comme d'« une réalité imprégnée de présence divine et qui peut toujours être l'objet de nouvelles et plus profondes recherches<sup>4</sup>. ». Lorsque nous prions le *Notre Père*, nous recevons de la bouche même de Jésus Christ le Nom de son Père et

---

3. G. MARCEL, « Le mystère familial » dans *Homo Viator*, coll. Philosophie de l'esprit, Aubier-Montaigne, 1945, p. 96.

4. Paul VI, « Discours pour l'ouverture de la deuxième session » dans Concile œcuménique Vatican II, *Discours au Concile*, Centurion, 1967.

les mots de sa propre prière, et nous entrons par cette porte royale dans l'intimité trinitaire. Le terme de père prend une tout autre profondeur puisqu'il désigne alors l'Ineffable, l'Inengendré, Celui dont le Nom révélé – Yahvé – était protégé de nos lèvres impures par l'interdit biblique de sa prononciation. Voici que Dieu reçoit de son Fils Jésus, pour nous le communiquer, le nom enfantin d'*Abba*, ce mot passé de la bouche des enfants à celle des adultes... Désormais, le nom de père ne met plus seulement en résonance la nature, la culture et la liberté ; il met en résonance l'homme et Dieu, l'histoire humaine et l'histoire surnaturelle. Il est « imprégné de présence divine » et en imprègne à jamais la paternité humaine.

Par quelle voie saisir ce double mystère ? Spontanément, nous aimerions aller de l'anthropologie à la théologie, selon la démarche analogique qui déchiffre en filigrane certains traits du visage de Dieu à partir de notre expérience humaine. Mais en ce qui concerne la paternité, il n'est pas sûr que cette voie soit la meilleure et qu'il ne faille pas lui préférer la démarche inverse.

Deux textes du Nouveau Testament nous incitent à ce retournement. En Ep 3,14 saint Paul écrit : « Je fléchis les genoux en présence du Père de qui toute paternité (πατρία), au ciel et sur la terre, tire son nom. » Le terme de *patria* est ici présenté comme un nom dérivé, non originaire ; par contre, le nom de Père se prononce à genoux, et s'adresse à Dieu seul dans le vis-à-vis de la prière. Dès lors c'est seulement à partir de ce vis-à-vis qui est, lui, originaire, que nous pouvons comprendre ce que signifie l'humaine paternité. D'autre part, et plus radicalement, en Mt 23,8, Jésus est formel : « N'appellez personne sur la terre votre "Père", car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste. » Cet interdit crée une sorte de suspens, de vide entre l'exercice humain de la paternité et notre Père des cieux ; il nous dissuade de toute projection de la première vers le second. Situé dans son contexte, il est associé à deux autres interdits tout aussi nets : « *Pour vous*, ne vous faites pas appeler maître (rabbi, *didaskalos*)... ni guide (*kathègètes*) » (Mt 23,8...10). Ce triple interdit éprouve notre liberté dans ses pouvoirs essentiels : la capacité de connaître et de transmettre la vérité : « Ne vous faites pas appeler maître » ; la capacité d'engendrer, de donner et de recevoir la vie : « N'appellez personne votre père » ; enfin la capacité de commencer et d'ouvrir à d'autres des voies nouvelles : « Ne vous faites pas appeler guide. »

Ces textes nous invitent donc à une sorte d'anthropologie négative : l'homme n'est pas réellement père ; l'appropriation de ce terme ressemble à son usurpation. Comme l'écrivait Claude Bruaire :

Loin de convenir à la procréation humaine, la paternité est un concept univoque révoquant nos paternités. Car elle signifie exactement le Père, c'est-à-dire le père sans père. Ce que jamais homme ne peut être, tout simplement parce qu'il est d'abord fils, parce qu'il n'est pas Origine absolue, créatrice, commencement sans commencement. Loin qu'il y ait anthropomorphisme à nommer Dieu notre Père, c'est par théomorphisme manifeste que tout procréateur usurpe ce nom divin<sup>5</sup>.

Toutefois ce retrait est aussi une ouverture : à être ainsi plongée en notre Père des cieux, la paternité humaine en reçoit à la fois sa limite et la densité de son mystère : elle nous revient illuminée. Nous pouvons alors passer de l'Un – « un seul Père » – au multiple familial, social, culturel, sans nous y perdre. Et nous pouvons en retour passer de la description anthropologique à la nomination et à l'invocation, car le mot de père ne reçoit tout son sens que lorsqu'il est prononcé par un fils dans le vis-à-vis d'une interlocution.

## II. — « Notre Père »

C'est exactement ce qui advient dans le Nouveau Testament, où le terme de Père, si rarement présent dans le Premier Testament pour désigner Dieu, éclate soudain comme une révélation prodigieuse dans les 170 occurrences du terme dans la bouche de Jésus. Cette révélation tient en trois affirmations : c'est de Jésus Christ que Dieu est Père ; c'est par Jésus Christ que nous connaissons le Père ; c'est en Jésus Christ que nous devenons fils et frères.

### 1. *C'est de Jésus Christ que Dieu est Père*

Mgr Batut, dans un bel article de la revue *Communio*<sup>6</sup>, montre combien cette première affirmation, décisive pour la foi chrétienne, a nourri les controverses avec l'arianisme dans les premiers siècles. En effet, si Dieu est d'abord défini, à la manière de la philosophie grecque, comme l'Inengendré, le Sans-Origine, Jésus ne peut être Dieu, puisqu'il se nomme lui-même le Fils, l'Engendré du Père. Non seulement la négation de sa divinité est la conséquence immédiate de ces prémisses philosophiques, mais du même coup Dieu cesse d'être Père de toute éternité : s'« il y a eu un moment où le Verbe n'était pas » comme l'affirmait Arius, alors le titre de Père n'appartient à Dieu que par accident. Mais inversement, si Jésus est véritablement

5. C. BRUAIRE, *La raison politique*, Fayard, 1974, p. 261.

6. Mgr J.-P. BATUT, « Signification de la paternité divine pour l'humanité », *Communio* xxvii, 5-6 (2002), p. 149-165. Ma réflexion doit beaucoup à cet excellent article.

l'Engendré du Père, alors Dieu est Père de toute éternité, et le nom de Père va plus profond dans l'approche de son être que ne le font les catégories d'Inengendré ou d'Absolu. Au concile de Nicée la foi confesse : « Je crois en un seul Dieu, le *Père* tout puissant... » Dieu n'est pas d'abord l'Inengendré mais Celui qui engendre, le Père de Notre Seigneur Jésus Christ. « Dire Dieu ou dire Père, c'est une seule et même chose<sup>7</sup>. » Dès lors, « alors que, dans notre expérience humaine, filiation et paternité sont des étapes, faites pour être dépassées..., en Dieu filiation et paternité sont des *personnes*, des modalités d'être subsistantes de la Trinité<sup>8</sup>. »

## 2. *C'est par Jésus Christ que nous connaissons le Père*

Le suspens évoqué ci-dessus qui semblait interdire toute démarche analogique de la paternité humaine vers la paternité divine trouve là sa raison d'être. Il se voit corroboré par cette extrême discrétion du Premier Testament quant à l'application à Dieu du terme de « Père ». Sur les quelque 1200 emplois de ce mot, seule une vingtaine d'entre eux concerne Dieu, le plus souvent dans la littérature prophétique, souvent comme une ouverture eschatologique, ou dans la prière des Psaumes, en forme d'invocation. Comme s'il en était du nom divin de Père comme du Saint des Saints dans le temple de Jérusalem : Titus en l'envahissant en l'an 70 le pensait plein d'or et de statues, et le trouva vide. Le nom de Père appliqué à Dieu reste dans la première Alliance un signifiant quasi vide<sup>9</sup>, alors qu'il proliférait dans les cultes païens voisins d'Israël. C'est ce vide qu'il fallait creuser afin que le Seigneur Jésus vienne le remplir de sa Présence : « Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler » (Lc 10,22). Et saint Jean écrit au seuil de son Évangile : « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jn 1,18). Ainsi nous connaissons la paternité de Dieu d'abord par ce que Jésus nous dit de lui – le Père a aimé le monde, il a donné et envoyé son Fils unique pour le sauver, il est Esprit et cherche des adorateurs en esprit et vérité, il ressuscite les morts, il ne juge personne, il nous aime et nous communique son

7. Ibid., p. 152.

8. Ibid., p. 153.

9. Paul Ricœur écrit à ce propos : « La figure du père, avant de faire retour, doit d'une certaine façon être perdue, et elle ne fait retour que réinterprétée par le moyen d'autres figures non parentales, non paternelles. » Cf. « La paternité, du fantasme au symbole » dans *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969.

Esprit... Mais nous le connaissons plus encore dans et par la manière dont Jésus décline et incarne sa propre filiation dans son humanité. À partir de là, ce qui était caché dans l'intimité trinitaire, à l'ombre de l'Esprit Saint, devient une réalité accessible aux yeux de la foi dans le concret d'une vie d'homme, celle du Verbe de Dieu. « Qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14,9).

### 3. *C'est en Jésus Christ que nous devenons fils et frères*

Le Credo de Nicée se poursuit en affirmant, contre Arius, que Jésus est « engendré, non créé. » Cette distinction essentielle entre génération et création, en mettant Jésus du côté du Créateur, nous met quant à nous du côté des créatures, créés et non pas engendrés par le Père. Contrairement à la conception de nombreuses religions païennes, nous ne sommes pas naturellement fils et filles de Dieu. Il y faut une grâce, celle-là précisément que Jésus nous communique en sa Pâque, et que le baptême vient actualiser en chacun de ceux qui le reçoivent. Le Fils unique du Père Unique nous fait participer à sa propre prérogative filiale, celle de nommer Dieu dans le vis-à-vis de l'invocation. « Tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier : Abba ! Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu » (Rm 8,14-16). Saint Athanase écrit à son tour : « [Les hommes] ne deviendraient pas fils, puisqu'ils sont par nature créatures, s'ils ne recevaient pas l'Esprit de Celui qui est par nature le Fils véritable. C'est dans ce but, afin que cela puisse se réaliser, que le Verbe s'est fait chair, afin de rendre l'homme capable de la divinité<sup>10</sup>. » On comprend la place qu'occupe, dans le parcours catéchuménal, la « *traditio/redditio* » du Notre Père, attestation et ratification de cette identité filiale que nous ne pouvons exercer que dans l'Esprit Saint.

## III. — Les ombres de la paternité

Nous pouvons dès lors revenir à la paternité humaine et l'exposer à la lumière de la paternité divine. Paradoxalement, le premier effet de cette mise en perspective est de faire apparaître les ombres de l'humaine paternité, un peu comme une journée ensoleillée accentue le contraste entre l'ombre et la lumière.

---

10. *Contra Arianos* II, 59 ; Mgr J.-P. BATUT, « Signification de la paternité divine pour l'humanité » (cité n. 6), p. 155.

Quelles sont ces ombres ? Elles sont aujourd'hui particulièrement sensibles à chacun des niveaux d'analyse de la paternité : si nous pensons aux pères réels dans les familles d'aujourd'hui, nous pouvons constater la carence de beaucoup d'entre eux pour bien des raisons conjugales ou professionnelles. Si nous pensons au « père fantasmé », c'est-à-dire aux images paternelles qui peuplent l'inconscient individuel et collectif et sont relayées par les médias, nous sommes face à une cacophonie d'images dont les unes caricaturent et les autres idéalisent la paternité. Enfin, si nous pensons à la fonction paternelle dans sa dimension symbolique, qui permet en particulier à un jeune d'accéder à l'altérité sexuelle et intergénérationnelle, nous pouvons nous inquiéter des idéologies contemporaines qui font si vite bon marché de ces données structurantes de la croissance humaine. Ces divers plans sont en réalité inséparables et se renforcent les uns les autres, la carence des pères réels nourrissant les fantasmes de l'imaginaire, et la dévalorisation sociale et culturelle de la fonction paternelle rendant plus difficile et fragile l'exercice concret de la paternité. À oublier le visage divin de la paternité, nous risquons d'en perdre peu à peu le vrai visage humain.

Deux textes littéraires peuvent aider à comprendre les enjeux spirituels de ces carences et dysfonctionnements. Le premier est de Camus, dans le roman inachevé et largement autobiographique auquel il comptait donner pour titre *Le premier homme*. Le premier homme est celui qui n'a pas de père, ne peut donc s'inscrire en aucune filiation ancestrale ; c'est l'homme qui, faute de passé, est nu et dépourvu devant l'avenir. Camus a bien eu un père biologique mais celui-ci est mort à la guerre de 1914 sans que son fils puisse le connaître, et il grandit en terre étrangère, en Algérie, dans le silence des paroles absentes, dans l'ignorance de ces valeurs qui ne se découvrent que si la loi est portée par une voix familière et est assortie de la promesse : « Tu seras un homme, mon fils. »

Et lui qui avait voulu échapper au pays sans nom, à la foule et à une famille sans nom, il faisait partie aussi de la tribu, (...) cheminant dans la nuit des années sur la terre de l'oubli où chacun était le premier homme, où lui-même avait dû s'élever seul, sans père, n'ayant jamais connu ces moments où le père appelle le fils dont il a attendu qu'il ait l'âge d'écouter, pour lui dire le secret de la famille, ou une ancienne peine, ou l'expérience de sa vie (...). Et lui avait eu seize ans puis vingt ans et personne ne lui avait parlé et il lui avait fallu apprendre seul, grandir seul, en force, en puissance, trouver seul sa morale et sa vérité, à naître enfin comme homme...<sup>11</sup>

---

11. A. CAMUS, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994.



Mais Camus trouva sur sa route un instituteur, Monsieur Germain, qui assura auprès de lui la place du père restée vide dans son enfance. Cette place peut donc être parfois assumée par d'autres.

Plus dramatique que la carence est la défiguration de la paternité par la perversion de ces deux différences fondatrices d'humanité qu'elle a précisément mission d'exprimer et de garder : la différence des sexes et celle des générations. Ce peut être la transgression de l'interdit de l'inceste, dont nous mesurons actuellement les ravages, comme ce fut le cas sans doute pour cette jeune femme qui, dans un atelier d'écriture, s'adressait à Dieu dans ces termes : « Mon Dieu, si tu savais... Ils m'ont dit de t'appeler "Père". Bien sûr ils ne pouvaient pas savoir la honte, l'angoisse, tout ce que ce mot réveille en moi... » Ce peut être aussi la perversion de l'autorité éducative en domination tyrannique, et donc la dérive de la différence générationnelle vers un rapport de maître à esclave. La *Lettre au père* que Kafka devenu adulte écrivit à ce dernier en est un bouleversant témoignage : « De ton fauteuil, tu gouvernais le monde. Ton opinion était juste, toute autre était folle, extravagante, anormale (...). Tu pris à mes yeux ce caractère énigmatique qu'ont les tyrans (...). Quand j'entreprenais quelque chose qui te déplaisait et que tu me menaçais d'un échec, mon respect de ton opinion était si grand que l'échec était inéluctable (...)»<sup>12</sup> ». Face à de tels abus, on comprend la révolte des victimes. Cette révolte garde en secret, au plus profond de son cri, la conviction qu'être père est tout autre chose ; ce cri en est l'attestation publique.

Pareilles déviances interrogent non seulement la société globale qu'elles menacent dans ses assises symboliques, mais aussi l'Église, et il n'est pas étonnant que les abus sexuels et les perversions de son pouvoir spirituel en manipulation des consciences suscitent un tel scandale. Car toute sa tradition atteste l'importance de la relation de paternité et de filiation spirituelle, et en fait « une terre sacrée dont on ne doit s'approcher qu'en ôtant ses sandales », comme l'écrivait le pape François à propos de « l'art de l'accompagnement »<sup>13</sup>. Or il est bien des façons de supprimer de manière incestueuse la juste distance du père au fils qui permet et respecte l'avènement d'une liberté autre que soi, indépendante de soi. Il est bien des manières aussi de glisser de l'autorité à la domination et de régenter les consciences, cet inviolable sanctuaire de notre Père des cieux. L'exercice de la paternité spirituelle peut lui aussi se caricaturer. *Corruptio optimi pessima* nous

12. F. KAFKA, « Lettre au père » dans *Préparatifs de nocce à la campagne*, Paris, Gallimard, 1980, p. 163s.

13. Cf. Pape FRANÇOIS, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium* 169 (2013).

avertit un proverbe latin, et rien n'est plus grave que des abus de pouvoir exercés sous le couvert d'une autorité spirituelle. Dans le scandale que suscite ce type d'abus il faut reconnaître un sursaut encore plus radical de la conscience qui pressent obscurément ce que peuvent avoir de blasphématoire au regard de la paternité divine les perversions de la paternité humaine. Comment, alors, en déchiffrer les véritables traits sinon en nous tournant à nouveau vers cette source divine ?

#### IV. — De la paternité divine à la paternité humaine

Pour cela revenons d'abord au texte déjà cité : « N'appellez personne votre père, car vous n'avez qu'un seul Père, le Père céleste » (Mt 23,9). C'est une bonne nouvelle. Notre Père céleste ne nous traite pas comme les objets de ses projets, mais comme les libres enfants de son amour, et il nous appelle à en faire autant. « N'appellez personne votre père » : cette parole change de sens, elle n'est plus une interdiction dévalorisant l'humaine paternité. Elle permet au contraire la transmutation de cette expérience humaine, toujours plus ou moins défaillante, en authentique relation paternelle et filiale. En effet, par l'interdit sémantique qui la frappe, la paternité humaine est libérée de ses tentations de toute puissance, la filiation humaine est libérée de ses tentations de dépendance servile. La distance creusée par l'interdit, en orientant le regard de foi vers la paternité divine, sauve et transfigure l'exercice humain de la paternité. « Vous n'avez qu'un seul Père, le Père céleste » : aucun de nous n'est la source radicale de l'existence d'autrui, aucun de nous n'est sa propre source. Notre vie est à distance de son origine, puisque notre Père est aux cieux, mais cet éloignement ne fait pas de nous des orphelins : par grâce baptismale, nous ne sommes plus esclaves, mais fils : voilà le fondement de l'identité chrétienne.

Dès lors, les vérités qui concernent la relation humaine de paternité et qui subsistent malgré nos péchés individuels ou collectifs en deviennent plus lisibles : nous comprenons mieux qu'il y a pour tout homme un lien essentiel entre sa vie, son être de fils et l'exercice responsable de sa liberté. Nous le savions d'expérience et Camus nous le rappelait : loin de naître de rien, sans présupposés ni conditions, la liberté d'un enfant a besoin d'être adossée à une figure paternelle ; elle ne peut grandir et s'exercer sans le déploiement dans le temps du don de la vie qui déjà la précède et la rend possible. En retour, est père celui qui, en donnant cette vie, collabore librement, fût-ce souvent sans même le savoir, au oui de bénédiction et d'amour posé

originaires par Dieu sur sa création. C'est une libération par rapport à toutes les prétentions à se poser soi-même comme origine de la vie, à toutes les désespérances d'une existence née du hasard ou de la nécessité. J'ai reçu la vie de mon Père des cieux, donc elle est bonne et je peux l'aimer ; je suis donné, confié à moi-même par cet amour originaire, donc je dois librement y répondre. C'est à travers cette double bénédiction que je peux considérer mes parents et les rejoindre, accueillir mes enfants et les accepter tels qu'ils sont, quels que soient les difficultés et même les échecs de nos relations.

D'autre part, le geste paternel ne s'arrête pas au don de la vie. Éducateur, le père creuse une distance entre l'enfant et sa mère qui évite le risque fusionnel et régressif. Cette distance permet que naisse une véritable rencontre ; elle ouvre l'avenir, à l'instar du geste divin qui crée en séparant mais pour qu'entrent en relation ses créatures. Ainsi, le père « autorise » l'enfant à grandir, « augmente » ses capacités, selon le sens de l'*augere* latin d'où dérive le mot *auctoritas*, et le rend peu à peu auteur de ses propres actes. Cette éducation parentale fonde également le rapport de la liberté à la loi, à l'instar cette fois de la pédagogie divine envers Israël dans la première Alliance, qui constituait le peuple en interlocuteur de Dieu et conjugait le don de la loi avec l'ouverture de la promesse. Il en est de même dans l'authentique paternité : la loi est reçue par l'enfant comme une injonction qui vient de ses parents mais à laquelle eux-mêmes se soumettent car ils n'en sont pas la source. Elle s'adresse personnellement à lui, en forme de « tu » et non de précepte anonyme, en forme de promesse et pas seulement d'interdiction.

## V. — Vers la fraternité

Enfin, nous comprenons mieux, à la lumière de la paternité divine, que la paternité humaine, en tant qu'elle est source de vie et de fraternité, puisse d'une part s'ouvrir, au-delà du cercle familial, vers la communauté que forme une nation puis vers la communauté humaine en tant que telle, et d'autre part s'intérioriser, au-delà de relations de parenté charnelle, à la paternité spirituelle.

La notion de fraternité déborde en effet les relations familiales particulières à chacun pour s'offrir comme une clé de lecture de l'histoire en tant que telle, dans sa double dimension naturelle et surnaturelle. Dans des analyses célèbres<sup>14</sup>, le Père Gaston Fessard a montré contre

---

14. Cf. G. FESSARD, « Esquisse du mystère de la société et de l'histoire » dans *De l'Actualité historique*, II, Paris, DDB, 1960.

Marx qu'on ne peut rendre raison du devenir historique avec les seules catégories du maître et de l'esclave. Il faut faire intervenir, en amont de ces catégories et en relation dialectique avec elles, celles de paternité, de maternité et de fraternité. Ce qui marque à la fois l'irréductibilité de ces notions à l'ordre purement naturel et objectivable de la génération biologique, car l'histoire de l'homme n'est pas celle de la nature mais celle de la liberté, mais aussi l'inscription symbolique de cette histoire collective dans la densité charnelle et concrète de la vie familiale. Cela ne signifie aucunement qu'on puisse réduire l'ordre politique à l'ordre familial – seuls les tyrans se prétendent pères de leur peuple ! – mais cela signifie que la fraternité a une dimension politique, comme en témoigne notre devise républicaine. Nous mesurons actuellement combien cette notion de fraternité, charte de notre vivre-ensemble, est fragilisée par les individualismes, les complotismes, les replis frileux devant l'altérité, que ce soit celle de l'avenir ou celle de l'étranger à nos portes. Elle a perdu son ancrage dans la paternité de Dieu et s'en est à la fois rétrécie et appauvrie. Or il nous faut plus que jamais ouvrir la fraternité à cet universel humain dont la mondialisation fait aujourd'hui une réalité sociale effective. L'Église, gardienne de la révélation de la paternité sans frontières de notre Père des cieux, a donc à cet égard un rôle décisif à remplir. Ce rôle n'est pas simple : il s'agit de « changer les ennemis en frères », unis par une commune dette et tâche d'existence, et de s'accepter héritiers de dons qui nous dépassent et qui veulent être partagés. Cela passe par nos libertés mais est de l'ordre du salut que Dieu seul peut opérer. L'Écriture en témoigne : le Premier Testament s'achève sur l'oracle du prophète Malachie : « Je ramènerai le cœur des pères vers les fils et le cœur des fils vers les pères », et c'est dans les mêmes termes qu'est annoncée, au seuil du Nouveau Testament, la mission de Jean-Baptiste : « pour ramener le cœur des pères vers les enfants » (Lc 1,17). En Jésus Christ, la grâce de Dieu est venue se poser sur cette articulation décisive de l'historicité humaine et faire de nos efforts tâtonnants de fraternité un signe de la divine charité.

Dans ces perspectives, la relativisation de la paternité humaine à la paternité divine n'est en rien sa dévalorisation : elle la magnifie au contraire, en la confirmant dans sa vérité et en lui conférant la profondeur d'un signe pointé, au-delà de lui-même, sur le mystère même de Dieu.

## VI. — Un chemin pascal

Un autre texte du Nouveau Testament va nous permettre d'explorer plus avant ce signe. Lors de l'épisode de Jésus perdu et retrouvé au Temple, Luc nous rapporte le dialogue entre Marie et Jésus : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Vois ! Ton père et moi nous te cherchions angoissés. » Et il leur dit : « Pourquoi donc me cherchez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père ? » » (Lc 2,48-48). En utilisant à deux reprises le mot « père » pour désigner d'abord Joseph, puis le Père céleste, l'évangéliste souligne le passage pascal qui conduit de la paternité humaine à la paternité divine. Il s'agit bien, pour le Fils, de mourir à une forme de dépendance familiale pour entrer plus avant dans une autre, plus radicale et plus libératrice à la fois, qui transfigure la première, comme en témoigne saint Luc en ajoutant à la suite de son récit : « Il redescendit alors avec eux et revint à Nazareth ; *et il leur était soumis* ». Mais il s'agit aussi, pour Joseph et Marie, de laisser aller leur enfant, de consentir à la volonté du Père céleste sur lui, sans savoir ni comprendre « Eux ne comprirent pas la parole qu'il venait de dire », précise le texte... Mystère pascal de mort et de résurrection, où meurt une première figure de la paternité/maternité pour que de cette mort naisse une figure nouvelle. Jésus n'a pas seulement imposé cette Pâque à ses parents, mais il l'a lui-même vécue. Nous pouvons en effet rapprocher ce texte de celui où, à Cana, Jésus rabroue sa mère en lui disant : « Que me veux-tu, femme ? Mon heure n'est pas encore venue » (Jn 2,5). Mais la demande de sa mère et le miracle qui suit sont pour lui une nouvelle « mise au monde », l'arrachant à la vie familiale de Nazareth et le lançant sur les routes de sa mission.

Les parents le savent : cette Pâque exemplairement vécue par la sainte Famille se vit dans les familles humaines quand les enfants « prennent le large » pour suivre leurs attraits ou leur vocation, bâtir leur vie d'hommes et de femmes, et qu'il faut les laisser partir. Cela exige parfois, des pères comme des fils, d'après renoncements. Mais comme l'écrivait à son père Emmanuel Mounier devenu adulte : « Cessons de maintenir (la) première forme de notre affection qui a fait son temps (...) et établissons aujourd'hui cette bien plus belle, bien plus forte chose, l'affection d'un homme debout, d'une femme debout pour un homme debout, issu de leur œuvre et leur revenant avec la sienne<sup>15</sup>. » Passage obligé, Pâque modeste et souvent mécon-

---

15. Lettre du 28 avril 1943 dans « Journal et lettres d'Emmanuel Mounier. Documents choisis, classés et présentés par A. Béguin », *Esprit* 18<sup>e</sup> année (déc. 1950), p. 1044.

nue comme telle, mais qui pourtant inscrit plus profondément encore la paternité humaine dans la divine paternité.

Peut-on s'avancer encore ? Saint Jean nous y invite, à la fois par l'épisode de Marie au Golgotha et par les divers emplois du nom du Père dans la bouche de Jésus. À l'heure de la Croix, la réalité pascale de la maternité de Marie est inséparable de la mort du Fils unique, seuil et source de sa nouvelle maternité ecclésiale : nous sommes engendrés en Marie à notre existence filiale. Saint Jean marque très précisément ce passage par le changement du possessif : « Près de la croix de Jésus se tenait *sa* mère » en l'article défini : « Jésus, voyant *la* mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à *la* mère... » ; puis par le passage de cet article défini à un nouveau possessif, mais cette fois rapporté à Jean et à Marie : « (Il dit à la mère :) "Femme, voici *ton* fils". Puis il dit au disciple : "Voici *ta* mère" » (Jn 19,26-27). Le disciple que Jésus aimait reçoit Marie « chez lui », εἰς τὰ ἰδία, dit le texte grec, c'est-à-dire qu'il accueille sa nouvelle identité filiale dans ce qui lui est le plus intime (ἰδία). Le rapport de Jésus à sa mère selon la chair s'universalise et se singularise au pied de la Croix, pour nous rejoindre chacun à notre tour dans notre être intime.

Ces constats valent aussi dans une certaine mesure à propos du Père : si, tout au long de l'Évangile, Jésus emploie presque équivalement les expressions : « *le* Père » et « *mon* Père », dans la prière sacerdotale (Jn 17) et dans le court passage qui évoque l'agonie de Jésus en 12,27 : « Père, sauve-moi de cette heure », le terme de Père devient un vocatif, et nous entraîne déjà dans l'intimité trinitaire. Mais cette ouverture pascale ne prend toute sa réalité qu'au matin de Pâques, quand Jésus dit à Marie de Magdala : « Je monte vers *mon* Père et *votre* Père » (Jn 20,17). Ici, c'est le rapport à son Père céleste qui devient lui aussi notre bien propre, tout aussi singulièrement et universellement, par la grâce de la résurrection.

Dès lors, nos relations humaines de paternité/maternité sont greffées pour toujours sur le double don que Jésus nous a fait, en sa Pâque, de sa mère et de notre Père des cieux. C'est à cette profondeur qu'il faut se placer pour comprendre ce que représentent pour leur part dans l'Église la paternité et la maternité spirituelles. Il ne s'agit pas d'imiter du dehors paternité et maternité charnelles : ce serait la source de bien des confusions, compensations et ambiguïtés. Il s'agit bien davantage d'imiter la divine paternité, mais avec une conscience aiguë qu'elle est en réalité inimitable, et que seul l'Esprit Saint peut être ici notre maître intérieur. Nous ne pouvons que nous laisser assimiler au Fils pour devenir pour les autres l'humble reflet du Père,

comme il le fut pleinement en son humanité. « Car tout chrétien de son Christ est l'image vraie quoiqu'indigne » écrivait Paul Claudel. « Le Verbe s'est fait frère » disait Christian de Chergé, le prieur de Tibhirine. C'est dans notre manière de nous faire frères que nous traduirons à notre tour la paternité de Dieu, surtout si nous exerçons une autorité. Nous ne pouvons être assimilés à Jésus Christ que par le chemin qu'il a lui-même pris pour nous communiquer le droit de dire *Abba*, et d'appeler Marie notre mère. C'est un chemin filial, qui passe toujours par le service, jusqu'au lavement des pieds inclus ; c'est un chemin pascal, qui passe toujours par une mort – celle de notre volonté de puissance, de nos idées et catégories, de notre propre manière de sentir et de juger... Mais c'est un chemin qui conduit à la vie : celle de l'Esprit Saint en nous et en ceux qui nous sont confiés, une vie sur laquelle nous ne pouvons mettre la main, mais dont nous percevons avec émerveillement les fruits. « Un jour, écrit le P. Henri Caffarel, l'apôtre du Seigneur perçoit qu'un flot de vie le traverse, et fait surgir un enfant de Dieu (...). Une amitié peut se dénouer, une paternité ne peut se renier<sup>16</sup>. »

Ignace d'Antioche, conduit à Rome pour y être livré aux bêtes et être par-là configuré à la Pâque du Seigneur, écrit aux communautés des villes qu'il traverse. Dans ces lettres, il fait pleinement acte de paternité spirituelle : il enseigne, discerne, rassemble, encourage, exhorte. D'où lui viennent cette force et cette justesse ? Il nous en fait confiance dans sa lettre aux chrétiens de Rome : « Mon désir terrestre a été crucifié, et il n'y a plus en moi de feu pour aimer la matière. Mais en moi une eau vive qui murmure et qui dit au-dedans de moi : “Viens vers le Père”<sup>17</sup>. »

Ainsi s'accomplira un jour toute paternité.

FR – 92200 Neuilly-sur-Seine  
24 boulevard Victor Hugo  
margueritelena@yahoo.fr

Marguerite LÉNA s.f.x.  
Collège des Bernardins

**Résumé.** — Dans un contexte social et ecclésial où la relation de paternité est devenue souvent problématique, il peut être utile d'en marquer la pertinence et les limites anthropologiques à la lumière de l'Écriture, qui met en relief la révélation en Jésus Christ de Dieu comme son Père et notre Père. Cette révélation tout à la fois relativise et magnifie l'expérience humaine de la paternité, et peut

16. Cité par Mgr J.-P. BATUT, « Signification de la paternité divine pour l'humanité » (cité n. 6), p. 165.

17. IGNACE D'ANTIOCHE, « Lettre aux Romains » VII,3, SC 10 bis, Paris, Cerf, 2007.

ainsi contribuer à nous prémunir de bien des dérives et abus.

**Mots-clés.** — Anthropologie | Trinité | Analogie | Accomplissement | Fraternité

M. LÉNA s.f.x., *The beautiful name of father*

**Summary.** — In a social and ecclesial context where the relationship of fatherhood has often become problematic, it can be useful to mark its relevance and anthropological limits in the light of Scripture, which highlights the revelation in Jesus Christ of God as his Father and our Father. This revelation both relativizes and magnifies the human experience of fatherhood and can thus help to protect us from many misuses.

**Keywords.** — Anthropology | Trinity | Analogy | Fulfillment | Fraternity